

## Réunion de l'équipe de recherche LARC, 20 avril 2012. Rencontre avec Jean-Bernard Vray

À l'occasion de la réunion de l'équipe LARC du 20 avril 2012 le professeur Jean-Bernard Vray (Université Jean Monnet, Saint-Étienne), un des participants au projet PRIN 2009, prend la parole pour présenter au groupe de recherche les résultats de sa recherche sur **l'imaginaire spectral dans le roman français contemporain**. Cet imaginaire est en rapport étroit avec les traces de l'histoire dont la production romanesque actuelle est parsemée et renvoie à un événement historique crucial, la Shoah, qui marque en profondeur, bien que de manière variée, les romans publiés après la deuxième guerre mondiale.

Jean Cayrol, Robert Antelme, David Rousset appartiennent à la première génération d'auteurs qui, immédiatement après la guerre, écrivent des œuvres marquées par le souvenir de la Shoah dont ils ont, d'ailleurs, fait l'expérience directe. Tandis qu'Antelme et Rousset rédigent des œuvres testimoniales, Jean Cayrol choisit seul la fiction dans *On vous parle* et *Les premiers jours* (publiés ensemble sous le titre *Je vivrai l'amour des autres*), son « œuvre lazaréenne » (c'est la dénomination que son éditeur – Le Seuil – lui a attribué), structurée par la figure de Lazare qui sert à penser et à dire la mort en alimentant l'imaginaire concentrationnaire. Un autre rescapé des camps, Jorge Semprun, ne parvient à faire de la déportation le sujet de son œuvre qu'au moment où paraissent les romans de la génération suivante.

La deuxième génération est représentée par des auteurs tels que Georges Perec et Patrick Modiano, qui publie son premier roman, *La Place de l'Étoile*, en 1968. Bien des années séparent cette date de l'Holocauste et pourtant l'ouvrage de Modiano évoque la compromission de la France dans les opérations de déportation. En 1969, Perec publie *La Disparition*. Dans cet ouvrage, comme dans *W ou le souvenir d'enfance* (1975), la Shoah absente est rendue présente par une modalité fantomatique : l'espace littéraire est hanté par des fantômes individuels et collectifs. Chez Perec et Modiano, la hantise de la disparition des êtres s'exprime de manière indirecte, par l'évitement et le détour. Leur écriture porte une histoire qui n'est pas celle des auteurs : toute œuvre d'écrivain porte les fantômes de sa société, mais après la Shoah elle porte aussi, toujours, les fantômes de la déportation. La deuxième génération se met ainsi sur les traces de la génération précédente : pour dire la trace il n'y a pas de métaphore meilleure que la photo (cf. Modiano, *Chien de printemps*).

De nos jours, une troisième génération d'écrivains qui n'a pas vécu la guerre est également influencée par la mémoire de la Shoah. Ce n'est qu'en tant que tributaire des manuels d'histoire que Yannick Haenel écrit *Jan Karski*, un roman consacré au résistant polonais qui avertit les Alliés de l'extermination des Juifs d'Europe. Notre présent (littéraire) continue d'être hanté par les camps soixante ans après. Nous portons les « stigmates du concentrationnat », imposées à ceux qui viennent après.

Au fur et à mesure, pourtant, le spectral cesse de se référer exclusivement à la Shoah, qui n'est plus là que par allusion : d'autres drames sont en jeu, la pensée de l'extermination n'étant plus simplement à l'origine d'une hantise, mais devenant désormais constitutive d'une certaine conception de l'homme et de la littérature après Auschwitz. La catastrophe d'Hiroshima devient donc aussi centrale (cf. J.-C. Bailly, *L'Instant et son ombre*), autant que le retour d'une certaine oppression sociale (notamment chez F. Bon).

Flavia Conti

